

FEUILLETS  
ÉCONOMIE POLITIQUE MODERNE

Cyrille Ferraton

« Les valeurs guident  
et accompagnent  
notre recherche »  
L'institutionnalisme  
de Myrdal

suivi de :

L'économie institutionnaliste  
de  
Gunnar Myrdal

Traduction par Cyrille Ferraton

ENS ÉDITIONS  
2008

# Introduction

**E**n 1974, Gunnar Myrdal et Friedrich von Hayek obtiennent ensemble le prix de la banque de Suède en sciences économiques en mémoire d'Alfred Nobel pour leurs « travaux pionniers sur la théorie monétaire et les fluctuations économiques et pour leurs analyses pénétrantes de l'interdépendance des phénomènes économiques, sociaux et institutionnels ». Leurs apports à l'analyse économique autant que leurs démarches interdisciplinaires ont motivé le choix du jury de l'Académie royale des sciences.<sup>1</sup> Cette reconnaissance majeure doit ainsi beaucoup au « travail monumental » de Myrdal publié en 1944 sous le titre *An American Dilemma. The Negro Problem and Modern Democracy*. Myrdal fut récompensé non seulement pour ses travaux économiques théoriques, mais aussi pour ceux qui, à partir de *An American Dilemma*, fondèrent son institutionnalisme ou sa « capacité de combiner l'analyse économique avec une perspective sociologique large ».<sup>2</sup>

L'Académie royale des sciences intègre alors un « dissident » (Streeten 1998) à sa liste d'économistes primés qui n'a eu de cesse de critiquer la communauté des économistes ; il en fut pourtant, au cours des années 1920 et au début des années 1930, un illustre représentant. Myrdal se rapproche au cours des années 1930 de la démarche institutionnaliste mais tout en se gardant d'adopter les thèses des institutionnalistes américains dont il fut aussi un critique féroce. *An American Dilemma* apparaît comme la première et une des principales références de son institutionnalisme

1 Le jury était composé de Berthil Ohlin (président), Sune Carlson, Assar Lindbeck, Erik Lundberg et Herman Wold.

2 « The Nobel memorial prize in economics 1974. The official announcement of the Royal Academy of sciences », 1974. Notre traduction pour toutes les citations extraites des textes non traduits en français.

bien qu'il reconnaisse son caractère amendable et vraisemblablement incomplet (Myrdal 1969, p. 72). Une double thématique le caractérise :

- Myrdal postule la normativité des sciences sociales et de l'économie en particulier. Les valeurs sont indissociables de l'investigation théorique et empirique. Elles imprègnent l'ensemble des étapes de la recherche, de la formulation des hypothèses aux conclusions politiques.

- Il préconise ensuite une démarche interdisciplinaire.

Cette seconde option qualifie spécifiquement son approche institutionnaliste des phénomènes économiques et sociaux, mais elle reste aussi indissociable de ses recherches sur le rôle des valeurs, qui débute très tôt dans *Venteskap och politik i nationalekonomien* (Science et politique en économie) qui paraît en 1930, d'abord traduit en allemand en 1932, puis en anglais sous le titre *The Political Element in the Development of Economic Theory* en 1953.

Pourtant, apprécier l'institutionnalisme de Myrdal est une tâche difficile tant la trajectoire qu'il a suivie offre des singularités qui empêchent de l'identifier d'emblée à la perspective économique institutionnaliste. Rappelons ici la caractérisation que dresse William Dugger<sup>3</sup> de cette dernière :

- L'institutionnaliste est toujours soucieux du réalisme de ses propositions théoriques.

- Il conçoit sa recherche comme un processus. Il n'apporte pas d'outils théoriques préétablis, mais les élabore au gré de son investigation, s'aidant des différentes sciences sociales et du cheminement de ses expérimentations.

- Il reconnaît le pouvoir comme composante essentielle du processus économique. L'économie, avant d'être un ensemble de marchés s'imposant naturellement aux volontés individuelles, s'appuie sur une organisation artificielle du pouvoir, formelle et informelle, dont ne bénéficie qu'une partie du collectif.

- Parce qu'il fait des volontés individuelles le moteur du changement social, l'institutionnaliste se montre toujours sceptique à l'égard de l'organisation économique et sociale en place, mettant au jour les inégalités et les conflits d'intérêts. Il reconnaît aussi le progrès social apporté par la science, mais celui-ci dépend du soutien de la collectivité.

- L'institutionnaliste refuse la dichotomie courante établie entre les intérêts particuliers et l'intérêt collectif. Il prête un caractère hybride aux

3 Dugger 1992. D'autres définitions existent, voir entre autres Hodgson 2000, p. 317-329 et Rutherford 1999, p. 223-242.

motivations individuelles qui comprennent à la fois des fins intéressées et collectives.

- Il refuse la vision en termes d'équilibre du fonctionnement économique. Celui-ci évolue continuellement, au gré des changements institutionnels progressifs ou soudains. Aucun sentier vertueux n'est cependant tracé, de bons comme de mauvais ajustements peuvent se produire.

- Il considère les valeurs comme partie intégrante de la recherche. Elles délimitent l'objet et les finalités de toute investigation scientifique. Cette conception méthodologique explique aussi son parti pris réformiste, en insistant sur le caractère amendable de l'organisation économique et sociale.

- L'économie pour l'institutionnaliste n'est pas souveraine; elle s'inscrit dans un cadre culturel et collectif.

Cette caractérisation présente d'évidentes proximités avec Myrdal. Cette présentation a pour objectif de les clarifier et d'en préciser le contenu. La biographie de Myrdal éclaire certains aspects de son institutionnalisme (1). Elle aide notamment à comprendre que la critique des économistes qu'inaugure Myrdal dans *Political Element* relève d'abord d'une cause générationnelle, Myrdal se montrant insatisfait de la manière dont ses principaux maîtres suédois évacuent la question des valeurs dans leurs développements théoriques (2). Il en vient ainsi à élaborer une méthode spécifique du traitement des valeurs dans les sciences sociales (3). De même, des éléments biographiques expliquent au moins partiellement son penchant pour transgresser les barrières disciplinaires, penchant qui se manifeste en particulier par l'utilisation du principe de causalité cumulative, outil théorique auquel il eut recours dans ses premiers travaux économiques. L'institutionnaliste Myrdal se caractérise aussi par une tendance réformiste qui s'affirme dans sa conception de la planification dont l'originalité est de se démarquer nettement du socialisme collectiviste d'inspiration marxiste au profit d'un socialisme associationniste pré-marxiste (4). Il va sans dire que les prises de positions tranchées de Myrdal ont fait l'objet de critiques de la part de la communauté des économistes mais aussi, ce qui peut paraître a priori plus étonnant, de la part d'auteurs provenant de champs disciplinaires – la sociologie et l'anthropologie – normalement davantage bienveillants à l'égard de la démarche institutionnaliste (nous abordons ici de manière détaillée la réception critique d'*Asian Drama* de Clifford Geertz). Finalement, ces dernières critiques pointent les limites d'un institutionnalisme qui, sous couvert des insuffisances de la théorie économique, embrasserait les perspectives sociologique et anthropologique sans en suivre les principales règles (5).

### *L'institutionnalisme de Myrdal*

Le texte « Institutional economics » (L'économie institutionnaliste), traduit à la suite de cette présentation, provient d'une conférence prononcée à l'université du Wisconsin (Madison, États-Unis) le 15 décembre 1977. Il synthétise de manière condensée les principales facettes de l'institutionnalisme de Myrdal que celui-ci a développé dans ses principaux travaux, en particulier dans les classiques *An American Dilemma* et *Asian Drama*.

## Vers un institutionnalisme singulier

Myrdal se montre d'abord très critique à l'égard de l'économie institutionnaliste américaine. Son séjour aux États-Unis en 1929 et 1930 ne le convainc pas des thèses institutionnalistes. Néanmoins, il y côtoie les sociologues William Isaac et Dorothy Thomas<sup>58</sup> qui influenceront ses travaux ; il inscrit d'ailleurs *An American Dilemma* dans la perspective théorique de William I. Thomas suivant laquelle « quand les individus considèrent certaines situations comme réelles, elles sont réelles dans leurs conséquences », et part de l'hypothèse que « les faits matériels dans une large mesure sont le produit de ce que les personnes pensent, sentent et croient » (Myrdal [1944] 1962, p. xlix). Les attitudes sont l'élément moteur de la dynamique sociale ; toute réforme doit par conséquent en premier lieu agir sur celles-ci. L'orientation progressive de Myrdal vers l'institutionnalisme débute en fait au cours des années 1930 lors de ses premiers travaux sur les problèmes sociaux et son engagement politique dans le parti social-démocrate suédois (Angresano 1997).

Dans *Political Element*, les références aux économistes institutionnalistes américains sont presque inexistantes et peu détaillées, car cet ouvrage critique principalement la théorie économique dominante. Surtout, Myrdal ne croit pas que les écoles de pensée concurrentes apportent des alternatives viables. L'école historique allemande a bien critiqué

58 William Isaac Thomas (1863-1947) est l'auteur avec Florian Znaniecki du classique *The Polish Peasant in Europe and America* (1918-1920), imposante monographie qui relate les parcours d'intégration des paysans polonais immigrés aux États-Unis depuis leur pays d'origine. Les deux auteurs mettent à mal la thèse selon laquelle les comportements délinquants des immigrés s'expliquent par leur hérédité raciale montrant qu'ils sont le produit de leur difficile intégration à la société américaine, en particulier parce qu'ils proviennent d'une toute autre culture, voir Chapoulie 2001.

les économistes classiques mais non les résultats normatifs qu'ils déduisent de leur analyse « positive ». Les économistes institutionnalistes se sont inscrits dans cette dernière perspective critique sans apporter d'innovations. Ils restent relativement évasifs quant à la détermination des normes politiques et sont « autant dominés par le concept de bien-être collectif [*general welfare*] que les auteurs classiques » (Myrdal [1953] 1971, p. 4-5). Plus de vingt ans après, Myrdal maintient cette opinion considérant même que le traitement des faits par le courant institutionnaliste des années 1920, mené par Wesley Mitchell, est une méthode plus « naïve » que celle des économistes standards. Ils ne proposent donc pas une alternative viable, du moins pour le traitement des valeurs en économie.

*L'équilibre monétaire* est publié en 1931. Les développements théoriques proposés s'inscrivent dans une perspective macroéconomique inspirée par les travaux de Knut Wicksell. L'ouvrage est bien accueilli par les économistes dont Friedrich von Hayek qui l'édite dans une version anglaise en 1933 et John Hicks qui s'en inspire pour ses travaux.<sup>59</sup> Myrdal poursuit ainsi encore, pour ses travaux macroéconomiques, une démarche disciplinaire qu'il abandonne à partir de *An American Dilemma*, publication considérée par Myrdal comme son premier « ouvrage institutionnel » (*institutional book*), car il ne put aborder le problème noir comme un économiste et dut recourir à des « facteurs non économiques ». La discrimination dont était victime la population noire ne relevait pas d'une cause unique, économique, politique ou autre, mais d'un ensemble de causes interdépendantes nécessitant l'étude de la « structure entière de la société américaine » ([1944] 1962, p. liii). C'est donc essentiellement la confrontation aux faits et l'exigence de réalisme qui amènent Myrdal à opter pour cette méthode interdisciplinaire.

Aussi plusieurs éléments biographiques expliquent-ils en grande partie cette trajectoire intellectuelle singulière de Myrdal. L'influence d'Alva Myrdal doit être prioritairement soulignée. Le séjour aux États-Unis, qui débuta en 1929, constitue une période marquante dans sa carrière. Leur « conscience politique » s'affirme à cette époque face aux problèmes économiques et sociaux (discriminations raciales, crise économique, etc.) dont ils sont les témoins (1997, p. 146-167). C'est au cours de ce même séjour que Myrdal semble rejeter la spécialisation scientifique, privilégiant alors une approche globale mais qui reste encore confinée dans les limites du champ économique.<sup>60</sup>

59 Voir notamment Angresano 1997 et Seccareccia 1990.

60 Il y avait aux États-Unis « tant de chaires de spécialités différentes qui me dérangent »

À partir du début des années 1930, la carrière de Myrdal prend une nouvelle orientation, marquée à la fois par son engagement dans le parti social-démocrate<sup>61</sup> et par ses recherches sur les problèmes économiques et sociaux qui touchent la Suède après la crise de 1929. Dans ses différents travaux sur le logement, la population ou l'agriculture pour le compte des commissions suédoises (Swedish Royal Commissions), Myrdal est confronté à des problèmes dépassant les compétences du seul économiste ; des éléments sociologiques, psychologiques ou encore politiques doivent alors être pris en compte.

Myrdal était donc, avant d'entreprendre à partir de septembre 1938 sa grande étude sur le problème noir aux États-Unis, largement familier des thèmes institutionnalistes. *An American Dilemma*, « le plus important ouvrage dans ma vie » souligne Myrdal, vient définitivement poser les bases de son institutionnalisme (1997, p. 161). C'est dans cette dernière publication qu'il prend conscience que l'économiste doit composer non avec des problèmes isolés, mais avec des problèmes « complexes » dépassant ses propres limites disciplinaires. Le chercheur en sciences sociales ainsi dépeint n'a aucune spécialisation, mais, polyvalent, il a au contraire une capacité élevée d'adaptation aux concepts et techniques que les problèmes étudiés le contraignent à maîtriser.<sup>62</sup>

Cependant, il n'y a pas d'opposition entre le Myrdal théoricien et le Myrdal institutionnaliste. La plupart des concepts utilisés dans ses travaux institutionnalistes, le principe de causalité cumulative par exemple inspiré des travaux de Knut Wicksell, proviennent de ses premières recherches beaucoup plus « orthodoxes ». <sup>63</sup> L'influence suédoise de son institutionnalisme est donc importante. Plutôt que de « tournant » ou de « conversion » à l'institutionnalisme, il semble plus juste de considérer un changement de perspective. D'abord intéressé par des problèmes purement économiques et techniques, Myrdal, après avoir « fait ses armes », élargit son

---

[...] comme un économiste théorique, l'économie était une chose unifiée, technique», Myrdal 1997, p. 148.

61 Prenant son poste ministériel après la victoire des sociaux-démocrates en 1932, E. Wigforss mettra en place une politique interventionniste contra-cyclique, quatre ans avant la publication de la *Théorie générale de l'emploi, de l'intérêt et de la monnaie* de J.-M. Keynes, qui permit la reprise économique de la Suède, voir Tilton 1979, p. 508.

62 Myrdal [1944] 1962, p. lxxvi-lxxix. Voir aussi Myrdal 1978a, p. 148.

63 Lundberg 1974, p. 473. G. Dostaler souligne : « [La] causalité circulaire, l'interdépendance des phénomènes, l'absence d'équilibre et les effets cumulatifs sont déjà présents dans les premiers travaux "orthodoxes", de Myrdal, qui considère d'ailleurs que tous les grands économistes, de Smith à Marshall, étaient fondamentalement des institutionnalistes », 1991, p. 194.



champ d'action une première fois dans les années 1930 avec son engagement politique et dans un contexte de crise économique et sociale, puis une seconde fois lorsque, frustré par le faible impact de ses travaux sur la politique économique et sociale suédoise (voir Jackson, 1990), il accepte d'effectuer une grande enquête pour la fondation Carnegie sur la question noire aux États-Unis. Le problème du réalisme se posait moins à l'économiste « orthodoxe » engagé dans des réflexions portant davantage sur des difficultés théoriques et techniques que sur des aspects de la réalité économique et sociale.<sup>64</sup>

## Facteurs économiques et non économiques

L'étude d'un problème économique par un institutionnaliste est toujours réalisée en partant du milieu dans lequel il s'inscrit. Tenir compte du cadre politique et social, c'est-à-dire, au sens de Myrdal, des institutions et des attitudes, suppose de s'affranchir des barrières disciplinaires et de ne pas prêter a priori plus de poids aux « facteurs économiques » qu'aux « facteurs non économiques ».

La méthode adoptée par Myrdal dans ses différents travaux à partir de *An American Dilemma* tranche par sa radicalité. Il s'agit ni plus ni moins d'abandonner la « division traditionnelle et scolastique de la science sociale en disciplines distinctes », l'exigence de réalisme contraignant à ne pas « se limiter à de telles lignes de démarcation ». Car, ajoute Myrdal,

... cette distinction entre facteurs « économiques » et « non économiques » n'est, du point de vue de la logique, qu'un expédient inutile et dépourvu de signification, et elle devrait être remplacée par une distinction entre facteurs « significatifs » et « non significatifs ». Et l'on ne devrait pas s'attendre à ce que cette ligne de démarcation soit la même pour tous les problèmes. (1959, p. 20)

64 G. Dostaler considère ses premiers travaux économiques comme « les plus originaux » car « Myrdal a beaucoup écrit par la suite, et des livres importants dont certains sont devenus des classiques. Mais les plus volumineux étaient le résultat de recherches collectives pour lesquelles Myrdal disposait d'équipes considérables. Et on constate, à mesure que sa carrière évolue, de plus en plus de répétition d'un écrit à l'autre. Myrdal a aussi une tendance souvent agaçante à ne citer que lui-même » (Dostaler 1991, p. 212). Ce dernier point est effectivement une des caractéristiques des derniers écrits de Myrdal, mais nous pensons que les « classiques » comme *An American Dilemma* sont au moins aussi « originaux » que ses premiers écrits économiques.

Ce besoin de transgresser les frontières disciplinaires devient avec *An American Dilemma* l'orientation méthodologique qui permet d'inscrire les travaux de Myrdal dans une perspective institutionnaliste. La question du développement économique auquel s'attaque ensuite Myrdal le conforte dans sa critique des approches disciplinaires. L'économie du développement, née après la seconde guerre mondiale, s'inscrit alors dans une voie théorique alternative à l'orthodoxie économique, renouant avec les fondateurs de l'économie politique classique et investissant le champ ouvert par la théorie keynésienne sur la question de l'interventionnisme étatique. Deux raisons principales expliquent cette volonté de scission : d'une part l'irréalisme des catégories théoriques et conceptuelles appliquées à la réalité des pays non industrialisés étudiés, et d'autre part le refus d'identifier le développement à la croissance économique (Assidon [1944] 2002, p. 5-6).

Les catégories économiques selon Myrdal, forgées jusque-là pour analyser les pays développés occidentaux, ne s'appliquent pas aux pays sous-développés sans pécher par manque de réalisme. Tenir compte de l'organisation politique et sociale, « c'est-à-dire principalement les institutions et les attitudes », est un préalable à la compréhension du développement économique. Cela est d'autant plus vrai pour les pays sous-développés car il n'est souvent pas « possible de définir clairement la signification des expressions “économiques” ou facteurs “économiques” [...] sans plonger profondément dans les déterminants “non économiques” ». <sup>65</sup>

On peut cependant s'étonner de la séparation effectuée entre d'un côté les pays développés à laquelle peuvent s'appliquer les catégories économiques et de l'autre les pays sous-développés où doit être opérée une redéfinition de ces catégories à partir de la prise en compte des « facteurs non économiques » (Myrdal 1976, p. 19). En d'autres termes, l'analyse économique garderait sa pertinence pour les économies développées et ne nécessiterait pas une approche institutionnaliste. Cependant, si Myrdal reconnaît la possible validité de l'analyse économique à la réalité occidentale, l'approche institutionnaliste lui semble de loin supérieure, comme en témoigne le choix d'une méthode interdisciplinaire dans ses travaux en économie internationale (qui ont précédé ceux sur le développement économique); ou encore comme l'illustre sa critique des catégories économiques appliquées aux réalités occidentales, notamment

65 Myrdal 1978a, p. 98. Voir aussi Myrdal 1976, « Chap. I. La poutre dans notre œil », p. 13-27.

pour la compréhension du phénomène inflationniste contemporain ou pour la mesure de la croissance économique par le produit national brut (PNB).<sup>66</sup> Ainsi, souligne-t-il dans la préface à *Une économie internationale* (1956), son « besoin conscient d'une perspective plus vaste que celle de la science économique ». <sup>67</sup>

## Le principe de causalité cumulative

Myrdal s'inspire des travaux de Knut Wicksell dans *Intérêt et prix* (1898)<sup>68</sup> pour développer son « principe de cumulation » ou de « causalité circulaire » ou encore de « causalité cumulative ». Il l'emploie dans *L'équilibre monétaire* (1931), puis en donne une formulation complète dans *An American Dilemma* ([1944] 1962, p. 1065-1070). Il continue à l'appliquer dans ses travaux sur le développement économique.<sup>69</sup> La notion d'équilibre stable (*stable equilibrium*), héritage des sciences physiques, ne donne selon Myrdal qu'une vision tronquée du fonctionnement social ; un changement affectant un des facteurs de l'organisation sociale peut produire des effets avec une amplitude croissante qui se cumulant l'éloignent de sa position initiale. L'amplitude positive ou négative des effets cumulés dépend d'une part des rapports d'interdépendance entre tous les facteurs, et d'autre part des niveaux d'influence que des actions externes produisent sur ces mêmes facteurs. En outre, un facteur réagit généralement différemment à deux périodes de temps, ce qui nécessite de connaître l'évolution de chaque facteur. L'organisation sociale pour l'économiste institutionnaliste se présente comme un ensemble fini de facteurs mutuellement interdépendants dans lequel il sélectionne ceux qu'il estime être les plus pertinents. Un changement dans un de ces facteurs peut attirer

... non point des changements compensateurs, mais des changements additionnels, qui entraînent le système dans la même direction, mais

66 Voir les deux textes figurant dans *Procès de la croissance*, 1978a : « Stagflation », p. 27-41 et « "Croissance" et "développement" », p. 187-200.

67 Il ajoute : « L'avantage d'une méthode d'approche plus générale, comme la nôtre, est de beaucoup mieux mettre en lumière le jeu des intérêts et des appréciations des hommes que ne le font les études partielles où les économistes se confinent traditionnellement », Myrdal 1958a, p. VII.

68 Publié d'abord en suédois sous le titre *Geldzins und Güterpreise*, puis traduit en anglais en 1936 sous le titre *Interest and Prices*.

69 Voir par exemple Myrdal 1959, « Chap. II. Le principe de la causation circulaire et cumulative ».

plus loin que le premier [...] un processus social tend à prendre un caractère cumulatif et à gagner de la vitesse à un rythme accéléré». (Myrdal 1959, p. 23)

Myrdal n'est donc pas hostile à la modélisation, mais l'incertitude entourant l'évaluation des rapports d'interdépendance entre les facteurs de l'organisation sociale ne permet pas d'atteindre une précision quantitative très fine ; l'économiste institutionnaliste ne peut qu'émettre des tendances et non des prévisions parfaites. Myrdal souligne :

... la solution scientifique d'un problème [...] devrait ainsi, dans l'idéal, être conçue sous forme d'un ensemble d'équations quantitatives liées entre elles, rendant compte du mouvement – et des modifications internes – du système, étudié sous l'angle des influences diverses auxquelles il est soumis. (p. 30)

Ce dernier objectif, tempère Myrdal, est encore loin d'être atteint, mais il demeure du domaine du possible.

Tous les facteurs de l'organisation sociale possèdent a priori pour l'économiste institutionnaliste un poids causal à peu près équivalent. Il n'y a pas de facteur dominant, économique en particulier. « Toute chose est cause d'une autre, selon un processus circulaire en chaîne » souligne Myrdal (p. 30). Par conséquent, l'utilisation du principe de causalité cumulative est incompatible avec une approche disciplinaire. La sélection des facteurs les plus pertinents conduit nécessairement à une imbrication des facteurs « économiques » et « non économiques ». Dans *Asian Drama*, six catégories de « conditions liées entre elles d'une manière causale » sont prises en compte : « la production et les revenus, les conditions de production, les niveaux de vie, les attitudes devant la vie et le travail, les institutions et la politique ». Seules les deux premières sont spécifiquement reconnues comme des « facteurs économiques », mais elles ne possèdent pas à ce titre, dans l'analyse proposée, un poids plus grand (1976, p. 372).

À l'inverse de la notion d'équilibre stable, le principe de causalité cumulative ouvre d'importantes possibilités au réformateur. Les bénéfices engendrés par un processus cumulatif ascendant, provoqué par une réforme sociale, dépasseront de loin les coûts qui auront été engagés pour la mise en place de cette même réforme. Myrdal insiste particulièrement sur cette virtualité du principe de causalité cumulative, défendant une position minoritaire parmi les économistes pour qui des actions politiques redistributives ou « réformes égalitaires » risquent davantage d'entraver la production et l'échange que d'être « préventives, prophylactiques et

ainsi productives » (1978a, p. 19). Égalité sociale et progrès économique ne s'opposent pas mais au contraire se renforcent mutuellement. L'histoire économique l'a prouvé, soutient Myrdal, se référant ici au développement des États-providences au sein des sociétés occidentales.<sup>70</sup> Mais ce constat a du mal encore à être pleinement reconnu, comme en témoigne l'argument de justice sociale généralement avancé pour légitimer les réformes sociales, alors qu'elles constituent « la base des conditions nécessaires à un développement économique constant et rapide » (1971, p. 63).

## L'idée de planification

La modélisation de la réalité économique et sociale relève de la compétence de l'économiste et plus généralement du chercheur en sciences sociales, alors que le choix des réformes sociales, effectué sur la base de l'analyse économique, est du domaine du politique. Cependant, la frontière entre les deux univers reste relativement poreuse, à la fois parce que l'économiste peut évaluer, compte tenu de sa compétence, l'efficacité des différentes réformes sociales, et aussi à cause de son éventuel engagement politique; cet engagement prend la figure chez Myrdal du radical qui soutient que la résolution des problèmes sociaux repose sur une modification du cadre institutionnel (1959, p. 133). Le radical s'oppose aux théories déterministes développées par les libéraux et les marxistes pour qui un « développement naturel conduit vers un but qu'on ne se propose pas [...] commandé par une fin immanente aux faits et prédéterminé par eux tels qu'ils existent déjà » (1963, p. 18). Il croit que le changement institutionnel permet d'agir sur les attitudes et donc d'amorcer le changement social.<sup>71</sup> Le travail de l'économiste permet idéalement l'acquisition d'une connaissance suffisante des faits, de manière à pouvoir en déduire des implications pratiques dans l'optique de réformes égalitaires. Chaque individu

70 Myrdal avance : « ... dans une société progressiste – caractérisée à la fois par des réformes de redistribution et par un progrès économique, puisque ces deux types de changements sociaux se renforcent mutuellement par voie de causation circulaire – l'amélioration du sort des pauvres peut souvent s'accomplir sans impliquer de sacrifices importants pour ceux qui bénéficient d'une plus grande aisance, et il arrive parfois que cette amélioration ne soit pas seulement compatible avec la hausse des niveaux dans toutes les catégories de revenus, y compris les plus élevées, mais en soit même une condition », Myrdal 1959, p. 142.

71 Myrdal souligne ainsi : « Le développement des institutions présuppose des attitudes humaines correspondantes, mais de telles attitudes ne se développent à leur tour que dans le cadre des institutions », Myrdal 1963, p. 18 et p. 249.

peut alors « modifier ses attitudes de façon à les adapter plus rationnellement aux faits existants et à ses évaluations les plus profondes, autrement à ses idéaux » (1958a, p. 425).

Le réformateur Myrdal s'inspire de la philosophie des Lumières pour sa « croyance en la raison, en tant que force indépendante de l'histoire, et dans la liberté de choisir par laquelle l'homme peut changer la réalité en accord avec ses plans et changer le cours du développement futur » (1963, p. 19). L'idée de planification, qui prend une place importante dans les écrits de Myrdal à partir de *Théorie économique et pays sous-développés* (1957), incarne cette inclination réformiste. Car la planification s'appuie sur l'entreprise privée, elle se distingue de la collectivisation ou de la socialisation de la production, tout autant que du simple interventionnisme qui vise à contrecarrer les effets des crises économiques, parce qu'elle est consciente et réfléchie. La planification cherche à créer les conditions d'un « processus cumulatif de développement économique » (1959, p. 104), développement beaucoup plus ambitieux que la croissance économique en tant que « mouvement vers le haut de l'ensemble du système social [impliquant] non seulement la production, la répartition du produit et les modes de production, mais aussi les niveaux de vie, les institutions, les comportements et les politiques » (1978a, p. 194); ce développement enfin établit les conditions d'une « harmonie créée » où les « forces du marché » sont contrôlées par les différents collectifs sociaux. La planification coïncide avec une baisse des fonctions aujourd'hui assurées par l'État qui sont confiées « à la coopération et à la négociation collective entre les individus eux-mêmes dans toutes sortes de communautés et d'organisations situées au-dessous de l'État lui-même en vue d'établir les normes de vie collective » (1963, p. 100). Le réformisme de Myrdal ne converge pas avec le socialisme collectiviste d'inspiration marxiste, mais bien davantage avec le socialisme associationniste (ou encore « utopique »).<sup>72</sup> Aussi, appliquée aux pays sous-développés, la planification prend un sens quelque peu différent, dans la mesure où de nombreux blocages institutionnels contraignent la reproduction du modèle de développement économique des sociétés occidentales du XIX<sup>e</sup> siècle axé principalement sur l'initiative privée. Des réformes sociales massives, appuyées par l'État, sont nécessaires selon Myrdal; elles doivent en particulier porter sur les facteurs « non économiques » responsables de l'inertie des économies sous-développées.

72 Voir sur le socialisme associationniste Gide et Rist [1944] 2000.

# Table

Introduction	5
1 Biographie	9
2 Critique des économistes	19
Les valeurs dans la théorie économique : l'analyse critique de <i>Political Element in     the Development of Economic Theory</i> (1930)	19
L'opportunisme et le conservatisme de la théorie économique	23
Le réalisme de la théorie économique en question	27
3 Le traitement des valeurs	31
Une première tentative : la « technologie économique » dans <i>Political Element</i>	31
<i>Objectivity in Social Research</i> (1969)	36
4 Vers un institutionnalisme singulier	41
Facteurs économiques et non économiques	44
Le principe de causalité cumulative	46
L'idée de planification	48
5 Réception des écrits de Myrdal	51
La réception des écrits méthodologiques	51
Les limites de l'institutionnalisme de Myrdal : la réception de Clifford Geertz d' <i>Asian Drama</i>	56

*L'institutionnalisme de Myrdal*

6 Conclusion	59
7 Bibliographie	63
L'économie institutionnaliste	67
<i>Gunnar Myrdal</i>	
Qu'est-ce que l'institutionnalisme ?	71
L'économie traditionnelle	74
L'économie politique	75
La théorie du bien-être	77
Institutionnalisme	78
Une analyse globale	79
Les pays sous-développés	81
Conclusion	83